Catherine Kerbrat-Orecchioni

Heurs et malheurs du jeu de mots

Résumé : Dans cet article, la lexie « jeu de mots » (JDM) est entendue au sens strict (étant donné qu'il y a bien d'autres façons de jouer avec les mots), comme impliquant à la fois les plans du signifiant et du signifié et plus précisément, la production consciente et délibérée d'un *double sens*, alors que l'usage normal de la langue implique au contraire qu'au cours de leur actualisation discursive les unités polysémiques deviennent monosémiques. De la consultation des dictionnaires il ressort également que s'agissant d'un tel objet, il est difficile d'éluder la question de l'évaluation, c'est-à-dire de savoir ce qui fait qu'un JDM peut être estimé « bon » ou au contraire « mauvais ». Cette question est donc ici abordée de front. Il semble en effet qu'en tant que linguiste, tout en admettant le caractère éminemment subjectif de telles appréciations, on soit en mesure de dégager un certain nombre de facteurs susceptibles d'intervenir dans ces jugements évaluatifs. Ces facteurs peuvent être répartis en trois catégories. D'un point de vue formel, la qualité d'un JDM peut être mise en relation avec son degré de complexité : sont envisagés successivement sous cet angle la paronomase *in praesentia*, l'antanaclase, la paronomase *in absentia* et la syllepse. D'un point de vue sémantique, le JDM peut être plus ou moins « motivé » (ou « pertinent »), vs « gratuit ». D'un point de vue pragmatique enfin, sont envisagées les principales conditions de réussite du JDM (compréhensibilité, acceptabilité, adaptation au genre dont relève le discours dans lequel il s'insère). En tout état de cause, si les outils de la linguistique nous permettent de démontrer efficacement les mécanismes d'un JDM, ses effets restent toujours en grande partie imprévisibles.

Mots clés : allusion, antanaclase, calembour, connotation, contexte, évaluation, genre discursif, motivation, paronomase, syllepse

1 Introduction

Confronté/e à un objet tel que les jeux de mots, le/la linguiste n'échappe pas à un certain sentiment de vertige, du fait de la surabondance des données et corrélativement, des études concernant cet objet.

J'ai personnellement commencé à collectionner les jeux de mots il y a une quarantaine d'années, lorsqu'ayant à assurer à Lyon un cours de sémantique lexicale, j'ai pris conscience que ces jeux sur le lexique permettaient de mettre en place très efficacement les notions descriptives de base en la matière (paronymie,

homonymie et polysémie, dénotation et connotation¹, isotopie, etc.). Je piochais alors surtout dans le corpus infiniment giboyeux de la publicité, puis j'ai au fil des ans et au gré des circonstances enrichi et diversifié mon stock d'exemples, dont le nombre doit aujourd'hui approcher le millier d'items – chiffre déjà considérable, et pourtant presque dérisoire comparé à d'autres. C'est ainsi par exemple que Patrick Delbourg nous apprend que pour rédiger *Demandez nos calembours. Demandez nos exquis mots !* (1997), il a compilé « quelques milliers » de jeux de mots ; quant à Hervé Marchon, pour rédiger *Libé. Les meilleurs titres* (2016) il a dû opérer une sélection draconienne, étant donné que depuis 1981, plus d'un million de titres ont été publiés dans ce quotidien, dont une bonne part comporte quelque jeu de mots... Travail de sélection douloureux, auquel j'ai moi-même été antérieurement confrontée à l'occasion d'une étude sur ces mêmes titres (Kerbrat-Orecchioni 2011), pour laquelle j'ai décidé de limiter le corpus illustratif à 200 items « seulement », prélevés sur l'ensemble nettement plus étendu des exemples que j'avais récoltés.

La première tâche de l'analyste des jeux de mots est donc de *trier* dans le tas (sans jeu de mots bien sûr).

Corrélatrice de cette surabondance des données est celle des études consacrées à cet objet apparemment inépuisable, depuis le « Que sais-je ? » de Pierre Guiraud (1976) jusqu'aux travaux réunis dans Winter-Froemel et Zirker (2015), auxquels viennent s'adjoindre ceux qui composent ce nouveau volume.

Pour apporter ma petite pierre à cette vaste entreprise je partirai tout bonnement de la définition du dictionnaire – en l'occurrence le *Petit Robert* 2013 –, ou plutôt des deux définitions suivantes :

JEU DE MOTS – Allusion plaisante fondée sur l'équivoque de mots qui ont une ressemblance phonétique, mais contrastent par le sens. [...] *Jeu de mots facile. Mauvais jeu de mots.*

CALEMBOUR – Jeu de mots fondé sur la différence de sens entre des mots qui se prononcent de manière identique ou approchée. [...] *Un bon, un mauvais calembour.* « *Le calembour est la fiente de l'esprit qui vole* » HUGO.

On voit que ces définitions traitent à peu près de la même manière « jeu de mots » et « calembour », qui sont ici considérés comme synonymes², alors qu'il est

¹ Pour une application de ce couple notionnel au cas des jeux de mots, voir Kerbrat-Orecchioni (1977 : 140–149).

² On peut difficilement expliquer autrement que par une inadvertance de la part du lexicographe le fait que seule la « ressemblance phonétique » (paronymie) soit mentionnée pour le jeu de mots, alors que pour le calembour l'identité de prononciation (homophonie) est également évoquée.

fréquent de voir réserver le deuxième terme aux jeux de mots « mauvais » ou « faciles » (Jaubert 2011). Toujours est-il que ce qui frappe à la lecture de ces articles, c'est que la définition proprement dite (précisant le fondement du procédé – à savoir l'exploitation d'un double sens – ainsi que son caractère « plaisant ») est suivie d'emplois du terme qui tous renvoient à la question de l'évaluation du jeu de mots, ce que vient couronner dans l'article « calembour » la célèbre formule hugolienne sur la « fiente de l'esprit qui vole », métaphore développée en ces termes, par la bouche de Tholomyès, dans *Les Misérables* :

Le calembour est la fiente de l'esprit qui vole. Le lazzi tombe n'importe où ; et l'esprit, après la ponte d'une bêtise, s'enfonce dans l'azur. Une tache blanchâtre qui s'aplatit sur le rocher n'empêche pas le condor de planer. *Loin de moi l'insulte au calembour ! Je l'honore dans la proportion de ses mérites ; rien de plus.* Tout ce qu'il y a de plus auguste, de plus sublime et de plus charmant dans l'humanité et peut-être hors de l'humanité a fait des jeux de mots. Jésus-Christ a fait un calembour sur saint-Pierre, Moïse sur Isaac, Eschyle sur Polynice, Cléopâtre sur Octave. [...] (Victor Hugo, *Les Misérables* T. 1, Livre 3, chap. VII « Sagesse de Tholomyès », p. 141 ; italique ajouté)

Il ne s'agit donc pas pour Hugo (dont on sait qu'il n'a pas lui-même rechigné à recourir à ce procédé dans son œuvre³) de se livrer à un réquisitoire contre le calembour (*alias* jeu de mots : les deux expressions sont ici aussi considérées comme équivalentes), mais d'en marquer les limites. Produit par un esprit qui se relâche... et se lâche, le calembour n'est en tout état de cause qu'un genre mineur, une pratique linguistique peu noble, le caractère roturier du procédé étant lié à sa fonction divertissante – amuser la galerie, c'est assurément un objectif moins glorieux que de chercher à l'édifier, instruire ou émouvoir.

Cela dit, tout le monde admet que certains jeux de mots sont meilleurs (ou moins pires) que d'autres, et c'est cette question aussi délicate qu'incontournable que je vais ici aborder de front. Il semble en effet qu'en tant que linguiste, tout en admettant le caractère éminemment subjectif de telles appréciations, on soit en mesure de dégager un certain nombre de facteurs susceptibles d'intervenir dans ces jugements évaluatifs.

Ces facteurs peuvent être répartis en trois catégories, que par commodité je qualifierai de « formelle », « sémantique » et « pragmatique ».

³ Voir par exemple le « Jérimeadeth » de *Booz endormi* (réécriture facétieuse de « j'ai rime à -dait »), ou le charmant poème *Bon conseil aux amants*, qui est entièrement fondé sur la littéralisation de l'expression « croquer le marmot » (expression imagée signifiant « attendre longuement en se morfondant »).

2 L'évaluation d'un jeu de mots : trois critères

2.1 Critère formel : le degré de complexité du jeu de mots

Décortiquer les ressorts du rhéus calembourgeois confinerait à l'insulte ontologique, quelque chose comme essayer de mettre en fiches la terrible séduction d'une jeune et belle créature qui croiserait et décroiserait le fuselage de ses jambes ambrées, devant un gin-fizz, à la terrasse du Flore, après les heures ouvrables. Une infamie. Une faute de ton. Gardons un peu de mystère, je vous en prie [...]. On ne parlera pas technique. On ne soulèvera pas le capot de l'à-peu-près, on ne bidouillera pas la durté du glissement homophonique. Il y a des mécaniciens pour ça. (Delbourg 1997 : 13 ; italique ajoutée)

Passant outre aux injonctions de Patrick Delbourg, on s'interrogera d'abord sur la « fabrique » du jeu de mots, car le linguiste est bien avant tout une sorte de mécanicien de la langue, qui se doit d'en scruter les rouages.

Pour ce faire, revenons rapidement sur la définition de l'objet qui nous intéresse, à savoir non pas toutes les innombrables manières de jouer sur les mots, mais exclusivement les jeux-de-mots *stricto sensu* (dorénavant JDM), lesquels *engagent à la fois les plans du signifiant et du signifié*. C'est ainsi qu'on ne saurait parler de JDM dans le cas d'une simple allitération (« Qui est le coquin qui a acquis le cacao ? », pour prendre l'exemple d'un titre de *Libération*⁴), laquelle exploite le seul signifiant. Pour ce qui est du signifié, comparons (1) et (2) :

- (1) Hollande reprend du **poil de la bête**
- (2) L'**animal** politique Hollande reprend du **poil de la bête**

Point de JDM en (1), mais une simple métaphore (lexicalisée). En revanche en (2), le filage de la métaphore entraîne une réactivation mutuelle des sens propres (en l'occurrence connotés) de « animal » et de « poil de la bête », d'où l'actualisation d'un (double) double sens et partant, la production d'un JDM.

Par ailleurs, étant donné que le JDM peut exploiter :

- une *ressemblance* vs une *identité* (à l'écrit et / ou à l'oral) des signifiants ;
- *deux occurrences* (voire plus) vs *une seule occurrence* du signifiant,

il est possible de distinguer sur cette base quatre types de JDM :

⁴ Sauf indication contraire, tous les exemples présentés dans cette section seront empruntés à ce corpus.

1 – la *paronomase in praesentia* :

- (3) Sarkozy ressort le **couplet** du **complot**

2 – l'*antanaclase* :

- (4) **Beau oui** comme **Bowie**

3 – la *paronomase in absentia* :

- (5) Encore du **poison** [*poisson*] au menu

4 – la *syllepse* :

- (6) Leonardo Di Caprio : **pas que beau** [*paquebot*, allusion au film *Titanic*]

Appliquant ces distinctions à la question du degré de complexité, et donc de difficulté du JDM (difficulté aussi bien pour l'émetteur – la « fabrique » du JDM – que pour le récepteur – le décodage du JDM), on admettra que :

- le jeu sur la ressemblance des signifiants est plus facile que le jeu sur leur identité ;
- le jeu sur deux occurrences est plus facile que le jeu sur une seule occurrence, qui exige de la part du récepteur un surcroît de travail interprétatif ; comparer par exemple l'antanaclase (7) et la syllepse (8) :

- (7) Rarement la **presse** a eu aussi mauvaise **presse**

- (8) Les journalistes sont-ils des menteurs ? Enquête sur une profession qui a mauvaise **presse**

Revenons à présent sur les quatre types de JDM précédemment distingués, envisagés par ordre de complexité croissante – après avoir précisé que si les exemples mentionnés dans cet article relèvent pour la plupart de l'écrit, ils sont toujours oralisés mentalement, et c'est avant tout sous cette forme qu'ils fonctionnent en tant que jeux de mots⁵, même si l'aspect graphique de l'énoncé peut jouer un certain rôle dans l'effet produit.

⁵ Le problème est comparable à celui de la rime, qui s'actualise généralement par écrit tout en étant fondamentalement un phénomène phonétique (les « rimes pour l'œil » sont tolérées mais seulement en tant qu'exceptions).

2.1.1 Paronomase *in praesentia*

On peut admettre que la paronomase est d'autant plus réussie que le degré de paronymie est plus fort. Exemple de degré maximal (un seul phonème différent à l'oral, et même un seul trait distinctif ; un graphème à l'écrit) :

(9) Les jeunes préfèrent le **solidaire** au **solitaire**

L'exemple (10) (que l'on doit à l'humoriste belge Philippe Geluck) illustre l'ampleur des distorsions possibles entre écrit (paronymie assez lointaine) et oral (homophonie : il s'agit même de ce point de vue d'une antanaclase) :

(10) **Ma femme m'affame**

2.1.2 Antanaclase

Reposant sur l'existence dans un même énoncé d'au moins deux occurrences d'un signifiant identique à l'oral et/ou à l'écrit, mais avec variation corrélative du signifié, l'antanaclase peut exploiter :

- des homophones non homographes : c'est le cas le plus courant (et relativement « facile » en français, langue où ce phénomène est nettement plus fréquent que dans d'autres langues même proches, comme l'italien) :

(11) Festival de Berlin : des films **gays** pas toujours très **gais**

- des homographes non homophones : cas au contraire extrêmement rare, qui n'est guère attesté qu'avec des mots étrangers (dont les règles de correspondance phonographique divergent de celles du français) :

(12) Appareils **Canon** [kanon], le **canon** [kanɔ̃] de la beauté [slogan publicitaire]

- des homophones homographes : cas dont la fréquence est intermédiaire entre celle des deux précédents :

(13) Comment **voler** [en avion] sans se faire **voler** ?

L'effet d'une antanaclase va dépendre de divers facteurs tels que :

- la distance sémantique entre les deux signifiés (variable en cas de polysémie, maximale en cas d'homonymie) ;

- la distance syntagmatique séparant les deux occurrences du signifiant ; en cas de contiguïté, la teneur comique du jeu peut s'en trouver accrue :

(14) Dans le commerce c'est triste quand le **fonds fond** [Raymond Devos]

On accordera une mention spéciale au cas où la deuxième occurrence est remplacée par un pronom substitut, figure particulièrement acrobatique⁶ (surtout dans l'exemple (17), où le locuteur malmène à la fois les parties du discours et le découpage de la chaîne signifiante, puisque « le » représente en réalité non le syntagme nominal « lit vide », mais l'adjectif homophone « livide ») :

(15) Claude Hagège, linguiste, parle couramment quinze **langues**, et n'a pas **la sienne** dans sa poche

(16) Et comme il n'avait pas de **veine**, **elles** ont éclaté [Raymond Devos]

(17) Et quand il vit le **lit vide**, il **le** devint [Alphonse Allais]

Toutes sortes d'autres variations autour du schéma de base de l'antanaclase sont également possibles, comme dans ces aphorismes en forme de chiasmes :

(18) Quand mon verre est **plein**, je le **vide**, quand il est **vide**, je le **plains**

(19) Mieux vaut passer **hériter à la poste** qu'à la **postérité**

Envisageons à présent les JDM exploitant une seule occurrence du signifiant dans l'énoncé, sur laquelle viennent se greffer deux sens plus ou moins fortement divergents.

2.1.3 Paronomase *in absentia*

(20) Les **dépités** de l'Assemblée

Comme dans la forme *in praesentia*, pour que la paronomase *in absentia* puisse bien fonctionner encore faut-il que le degré de proximité des signifiants soit suffisant, ce qui est assurément le cas en (20) (*dépités* / *députés*), mais peut sembler plus contestable dans l'exemple (21) (même si la construction nous met la puce à

⁶ Dont j'ai également pu relever un certain nombre d'exemples dans la parole au quotidien : « Le temps est beau mais je commence à le trouver un peu long » ; « Fais gaffe à ne pas en faire » ; « Ah quel pied de pouvoir se les reposer », etc.

l'oreille, la ressemblance n'est tout de même pas évidente entre « Tsipras », nom du Premier ministre grec, et « ça passe ») :

(21) **Tsipras ou ça casse**

Comme précédemment encore, le procédé peut fonctionner différemment à l'écrit et à l'oral – en (22) par exemple, le degré de paronymie entre « flemme » et « femme » est plus fort à l'écrit, ce qui est exceptionnel et ajoute au trouble produit pas le jeu :

(22) Roger Vadim, **et Dieu créa la flemme**

Notons en outre qu'à l'oral, il peut se faire que le degré de paronymie varie selon la façon dont on prononce le signifiant :

(23) L'année du chat commence à la **mi-août** [[miaut] vs [miut]]

(24) Alain Souchon, le **mâle** aimé [[male] vs [mal] : dans la deuxième prononciation il y a carrément homophonie avec « mal aimé »]

(25) De l'or en **Bach** [prononcé à la française vs à l'allemande, auquel cas il y a quasi-homophonie entre « Bach » et « barre »]

En (26) et (27), le surplus d'effet comique vient de ce que l'oralisation de l'énoncé évoque une prononciation dialectale (en l'occurrence auvergnate, caractérisée par la transformation « chuintante » de [s] en [ʃ]) :⁷

(26) **Achat** ira mieux demain

(27) **Esthétichi**enne [nom d'un salon de toilettage canin]

Comme précédemment enfin, la distribution particulière des phonèmes sur la chaîne syntagmatique peut venir accroître l'impression de réussite du JDM – il en est ainsi des diverses formes de la métathèse :⁸

(28) Sarkozy, à **bobard** toutes [vs *babord*]

(29) Euro 2016 : comportement à **rixes** [vs *risques*]

⁷ On laissera de côté les raisons d'ailleurs assez obscures qui font qu'en France (comme dans bien d'autres pays), un accent régional suscite le rire...

⁸ Le jeu s'apparente alors à l'anagramme ou au contrepet.

(30) Ascenseur pour **les fachos** [vs *l'échafaud*, allusion au titre du film de Louis Malle]

(31) Unis **pour le payeur et pour le Mir** [vs *pour le meilleur et pour le pire*]

2.1.4 Syllepse

De même que la métaphore fait figure de reine des tropes (comme l'a montré en 1970 Gérard Genette dans son célèbre article intitulé « La rhétorique restreinte »), de même la syllepse apparaît-elle comme la reine des jeux de mots : tout en transgressant le principe de « monosémémisation » des signifiants qui normalement préside à leur actualisation discursive, elle opère cette condensation sémantique que Freud ([1905] 1971) considère comme constitutive du mot d'esprit.

Tout comme l'antanaclase, la syllepse n'exploite que très exceptionnellement un fait d'homographie pure. C'est cependant le cas dans les deux exemples suivants qui montrent également qu'au sein du double sens, la hiérarchie des signifiés peut varier en fonction du contexte :

(32) Raymond Barre retrouve le **punch** à la Réunion

(33) Le rhum, ça donne du **punch**

En (32) c'est bien évidemment le sens lié à la prononciation [pœnʃ] qui l'emporte, alors qu'en (33) c'est tout aussi évidemment celui du breuvage à base de rhum ([pɔ̃ʃ]) qui est dénoté, ce qui n'empêche pas le sens d'« énergie » de venir se surajouter au précédent (en dépit du caractère contestable de l'assertion correspondante) : c'est alors l'appartenance de l'énoncé au genre « slogan publicitaire » qui invite le récepteur à subodorer un double sens (voir *infra*, 3.3).

Par ailleurs, le degré de complexité de la syllepse peut être extrêmement variable. On peut ainsi avoir affaire à une syllepse *simple* :

(34) Les tigres **rayés** de la carte

(35) Air Inter, malaise sur toute la **ligne**

Si elles représentent en quelque sorte le minimum syndical en matière de JDM, les syllepses simples peuvent toutefois être plus ou moins banales ou inventives, comme on le voit en comparant les différents titres de presse annonçant la sortie du film de Coppola *Dracula* (l'exemple (38), qu'il est permis de préférer aux deux autres, correspondant au titre de *Libération*) :

(36) Les **mordus** de Dracula

(37) Le **saigneur** des Carpathes

(38) **Aïe**, les vampires !

Plus sophistiquées sont les syllepse *filées*, comme dans les deux exemples suivants où une isotopie connotée vient se greffer sur l'isotopie dénotée grâce à trois (en (39)) ou même quatre (en (40)) points d'ancrage successifs :

(39) Riley King, le **noir** qui a **blanchi** le **blues**

(40) **Infinitif** : la **mode** qui se **conjugue** à tous les **temps**⁹

On donnera pour terminer sur ce point l'exemple du début d'un article de *Libération* (4 avril 1995) consacré à la pratique du jeûne, et où se trouvent cumulés plusieurs des procédés envisagés précédemment :

(41) Le **jeûne** est vieux comme le monde, c'est entendu ; mais rien n'interdit de poser la question : faut-il faire **jeûne** pour **le** rester, sans accent circonflexe, faut-il ne rien mettre **dedans** pour être bien dans **son assiette**, se priver de tout pour avoir la **pêche** ?

Il n'est donc pas impossible de mesurer le degré de complexité d'un JDM.¹⁰ Or plus un JDM est complexe, plus il exige de virtuosité langagière de la part de l'émetteur mais aussi d'habileté interprétative de la part du récepteur, lequel va se sentir gratifié en découvrant qu'un signifié peut en cacher un autre, cette découverte créant entre les deux partenaires de l'interaction une connivence intellectuelle qui ne peut qu'ajouter au plaisir du jeu.

Cela dit, l'efficacité d'un JDM n'est pas proportionnelle à son degré de complexité, donc de difficulté pour les partenaires de l'échange (une complexité excessive risque même d'inhiber le rire). Cette complexité n'est pas non plus le seul facteur pertinent pour l'évaluation d'un jeu de mots.

⁹ Slogan publicitaire qui rappelle cet aphorisme de Cocteau : « Le verbe < aimer > est le plus compliqué de la langue. Son passé n'est jamais simple, son présent n'est qu'imparfait, et son futur est toujours conditionnel ».

¹⁰ Voir aussi la contribution d'Angelika Braun et d'Astrid Schmiedel (in *The Dynamics of Word-play* 6).

2.2 Critère sémantique : le degré de « motivation » du jeu de mots

Soit les exemples (42) et (43), qui ont en commun d'exploiter un jeu paronymique (paronomase *in absentia*) :

(42) L'avance de monsieur Hulot

Dans cette allusion au titre du film de Jacques Tati *Les vacances de monsieur Hulot*, non seulement le degré de paronymie est faible entre « l'avance » et « les vacances » mais le jeu sur le nom « Hulot » est totalement gratuit, car on ne voit guère de rapport entre l'écologiste Nicolas Hulot dont il est ici question et le héros de Tati à la pipe et au chapeau.

(43) La révolte des cathodiques pratiquants

Ici tout au contraire, la ressemblance est maximale, à l'écrit comme à l'oral, entre « cathodiques » et « catholiques », la collocation (« pratiquants ») rendant plus évidente encore l'allusion paronymique ; et surtout, cette allusion entraîne un réel enrichissement sémantique de l'énoncé en suggérant que pour ses adeptes les plus fidèles, la télévision est une sorte de religion.

Un jeu de mots sera donc dit *motivé* (ou *pertinent*) si le sens second qui vient s'ajouter au principal (ce que l'on peut aussi traiter en termes de sens « connoté » vs « dénoté », voir Kerbrat-Orecchioni 1977 : 140–149) est lui aussi congruent à l'objet de discours ; dans le cas inverse on parlera de jeu *gratuit* (le sens additionnel, nécessaire à l'existence d'un JDM, n'a rien à voir avec l'objet de discours).¹¹

On peut ainsi admettre que la formule « L'art de la fugue », utilisée parfois naguère pour titrer des articles commentant la fuite à l'Ouest de quelque héros soviétique, était plus motivée dans le cas d'une personnalité du monde musical que dans celui d'une vedette sportive. Autres exemples de JDM motivés :

11 Le terme de « motivation » n'est pas à prendre ici dans la perspective saussurienne où il s'oppose à la notion d'« arbitraire » (celui qui règne dans les systèmes lexicaux). Au demeurant, je souscris entièrement à l'idée développée par Lecolle (2015) selon laquelle le jeu de mots se situe du côté du « cratylisme » (pour reprendre le terme proposé et brillamment illustré par Genette 1976), mais vécu sur un mode ludique, et par un sujet « clivé » (Mannoni 1964) : *je sais bien* que les signes sont arbitraires, *mais quand même*, je ne puis m'empêcher de penser que ce n'est pas tout à fait un hasard si par exemple, « s'excuser » et « s'accuser » se ressemblent, ressemblance qui donne plus de « poids » à l'aphorisme « qui se ressemble, s'assemble ».

(44) Économie soviétique : **c'est la chute finale**

(45) Le Pen prône **la solution filiale**

(46) **Elles ont des chaperons**, vive les Bretonnes

(47) Bienvenue au **Far Ouest**

(48) May dans la **Trumpette**

En (44), l'allusion ironique à *L'Internationale* est parfaitement justifiée en contexte soviétique, comme l'est en (45) l'allusion à la « solution finale » s'agissant du fondateur du Front National (le JDM serait plus gratuit s'il stigmatisait le népotisme d'un politicien non réputé antisémite).

En (46), titre qui chapeaute (sans jeu de mots...) un article dénonçant le cliché d'un prétendu matriarcat breton, le jeu paronymique s'enrichit si l'on pense à la chanson « Ils ont des chapeaux ronds, vive la Bretagne, ils ont des chapeaux ronds, vive les Bretons » (mâles évidemment). De même en (47), le jeu homophonique établissant une analogie entre le festival de musique celtique sujet de l'article, et certains rassemblements de musique *country* du Grand Ouest américain, se double d'une allusion à la spécialité pâtissière typiquement bretonne appelée « far ».¹²

En (48) enfin, si l'allusion à la trompette peut sembler gratuite, elle ne fait que pimenter le jeu très motivé (en forme de mot-valise) entre « Trump » et « tempête » (l'article porte sur les critiques déclenchées par l'attitude de la Première ministre britannique tentant au lendemain du Brexit de nouer de bonnes relations avec le nouveau Président américain).

Les précédents exemples montrent qu'en matière de JDM, toutes sortes de combinaisons sont possibles entre gratuité et motivation. C'est la gratuité qui domine dans les allusions culturelles suivantes, mais ce qui peut être considéré comme une faiblesse est en quelque sorte compensé par les lettres de noblesse que donne au jeu la connotation savante :

(49) **Le crépuscule** du **ring**

(50) Bayrou, **le Hollandais votant**

12 Plus gratuite est l'évocation du Brésil qu'opère ce nom d'une crêperie de Belle-Ile-en-Mer : « La Breizh'iloise ».

(51) Paul Verhoven, **le Hollandais violent** [à propos de son film *Elle*]

En outre en (49), si l'allusion paronymique est relativement gratuite (le lien est ténu entre l'opéra de Wagner et le problème de la désaffection du public pour les spectacles de boxe), la syllepse est double (portant à la fois sur « crépuscule » et sur « ring », puisque la *Tétralogie*, qui s'achève avec *Le Crépuscule des dieux*, est dite aussi *Ring*, en référence à l'Anneau des Nibelungen). Le JDM est donc nettement plus riche qu'en (50) et (51), allusions gratuites au *Vaisseau Fantôme* (autrement dit *Hollandais Volant*).¹³

À propos de vaisseau, mentionnons la trouvaille de *Libération* évoquant par cette formule, au lendemain de l'élection de 2007, Sarkozy fêtant sa victoire sur le yacht de son ami le milliardaire Vincent Bolloré :

(52) **Boat people**

Titre « parfait » car éminemment motivé (même si c'est sur le mode de l'anti-phrase ironique), d'après Laurent Joffrin, actuel directeur de la rédaction de *Libération*, qui en propose l'excellente analyse suivante :

*Le titre est parfait. Laconique, il a aussi un double sens, comme toutes les bonnes manchettes. « Boat people » : Sarkozy est sur un yacht de luxe comme un « people » de la politique. Mais le fait est tourné en dérision par l'autre sens de la formule : les « boat people » étaient les réfugiés misérables qui fuyaient le Viêt-nam communiste. Sarkozy réfugié sur le yacht de Bolloré en « boat people bling-bling » : l'image – et la Une de *Libé* – allait poursuivre le président pendant tout son quinquennat. (« Avant-propos », in Marchon 2016 : 9 ; italique ajouté)*

Quant au précédent directeur de ce même quotidien, il déclarait en 2010 :

Le titre devient [...] un jeu de mots pertinent – c'est toujours mieux lorsque les mots frappent juste au sens premier et au sens associé. (July 2010 : 13 ; italique ajouté)

Bref : tout le monde s'accorde à reconnaître qu'un JDM est d'autant meilleur qu'il est mieux motivé (ou « pertinent » : notons que la définition qu'en propose July est tout à fait conforme à la nôtre). À l'inverse, les JDM gratuits sont généralement considérés comme mauvais, le cas limite en étant celui des enchaînements auto-

¹³ En (51) toutefois, « Hollandais » a le même sens que chez Wagner (puisque Verhoven est bien citoyen des Pays-Bas), alors qu'en (50) le mot signifie « partisan de François Hollande » (seul le JDM justifie donc ici l'emploi des majuscules).

matiques qui se montrent totalement indifférents aux exigences de la pertinence sémantique, sur le modèle du fameux « Comment vas-tu... yau de poêle ? »¹⁴

Mais une fois encore, force est de reconnaître que la drôlerie d'un JDM n'est pas proportionnelle à sa qualité reconnue, et qu'il est permis de se délecter de jeux parfaitement gratuits, mais qui peuvent séduire par l'incongruité même des images qu'ils convoquent – par exemple :

(53) **Les gars de la narine** [à propos des testeurs en parfumerie]

(54) Incroyable, cette femme [Kate Middleton] va **épouser un dauphin** [le Prince William]

(55) Hollande, **le chouchou de Bruxelles**

2.3 Considérations pragmatiques

Dans cette dernière rubrique ont été regroupés un ensemble de facteurs (on pourrait sans doute en envisager d'autres, en élargissant le corpus à d'autres types de pratiques discursives) qui interviennent également dans l'appréciation d'un jeu de mots, et sont à considérer comme autant de conditions de sa réussite (ou de son échec).

2.3.1 La compréhension du JDM

Rappelons d'abord cette vérité d'évidence, que pour réussir un JDM doit d'abord être compris, ce qui implique que l'émetteur et le récepteur partagent la même compétence linguistique (on sait la difficulté qu'il y a à appréhender un jeu de mots formulé dans une langue que l'on maîtrise mal), mais aussi « encyclopédique », en particulier en cas de JDM reposant sur une allusion culturelle. Soit le titre suivant d'un article annonçant (en 2005) le début des travaux visant à rétablir le caractère maritime du Mont Saint Michel :

¹⁴ Cette locution-valise, avec rebond sur le dernier élément réinterprété comme première syllabe du mot « tuyau », ce qui donne lieu à un enchaînement passablement absurde (car on imagine mal que quelle que soit sa graphie, ce [jodpwal] puisse fonctionner comme un terme d'adresse), fait figure de prototype en ce qui concerne ce type de jeu de mots. Sa première apparition (dans *L'Almanach Vermot*, recueil de blagues et calembours paraissant une fois l'an depuis 1886) date de 1896, et la formule rituelle doit tout aussi rituellement être suivie de la réponse « Et toi... le à matelas ? ».

(56) La possibilité d'une île

La formule ne va pas de soi, ce qui suffit à nous alerter : il y a anguille sous roche – mais laquelle ? Pour pouvoir accomplir jusqu'à son terme le parcours interprétatif auquel nous soumet cet énoncé, encore faut-il être suffisamment équipé pour pouvoir identifier l'allusion au roman de Michel Houellebecq, paru peu auparavant, dont cette formule reprend intégralement le titre.

Le jeu est ici parfaitement gratuit, mais l'allusion littéraire lui octroie malgré tout d'une sorte de bonus, tout en établissant entre émetteur et récepteur une connivence d'un autre ordre que celle évoquée précédemment, et qui repose sur le sentiment rassurant d'appartenir à la même communauté culturelle. Qu'il s'agisse d'une culture élitiste ou d'une culture de masse le principe est le même : la connaissance préalable de ce à quoi l'énoncé fait allusion est la condition *sine qua non* pour que le JDM puisse fonctionner. S'il y a un risque que ce ne soit pas le cas certaines précautions vont être prises, comme dans cette séquence radiophonique¹⁵ où l'on voit l'animatrice de l'émission (AN) jouer son rôle de médiatrice entre la journaliste (Alexandra Schwartzbrod) et l'auditoire :

AN : Ce matin, Vincent Bolloré, dix épisodes et surtout un an de récidive.

AS : Oui, et là je crois qu'on peut tirer notre chapeau aux éditeurs et éditrices de *Libé* qui ont trouvé ce titre formidable : « Bolloré, **le bourreau des légendes** ». Il faut dire que c'est un sacré feuilleton, celui que nous suivons de près jour après jour depuis un an peut-être avec-

AN : Il faut dire peut-être *d'abord* que c'est un clin d'œil au « BUREAU des légendes », une série française de Canal + avec Mathieu Kassovitz et *que tout le monde n'a pas vue...*

AS : Ah ben oui bien sûr, oui c'est vrai, absolument, vous avez raison mais enfin *on en a énormément parlé* et c'est *une super série justement liée à Canal +*.

AN : Donc du « BUREAU des légendes » au « BOURREAU des légendes » hein.

AS : Exactement le « Bourreau des légendes ». Alors un sacré feuilleton ou plutôt un mauvais thriller...

Dans l'intervention de l'animatrice par laquelle elle interrompt la journaliste pour faire une mise au point clarificatrice, l'adverbe « d'abord » souligne que l'identification du « clin d'œil » en question est un *préalable* au bon fonctionnement du jeu, et que sans elle il est impossible de comprendre pourquoi ce titre est « formidable ». C'est seulement après cette mise au point (rééditée lourdement par AN et acceptée par AS, qui toutefois prend soin de souligner la pertinence de sa déclaration précédente ainsi d'ailleurs que celle du JDM de *Libé*) que l'animatrice laisse la journaliste reprendre la lecture du texte qu'elle a préparé.

15 « La séquence des partenaires », France Culture, 25 avril 2016.

2.3.2 L'acceptabilité du JDM

Pour réussir, un JDM doit aussi être jugé acceptable par le récepteur, c'est-à-dire ne pas le choquer, comme risquent de le faire les JDM grivois ou scabreux, douteux ou de mauvais goût, qui contreviennent aux règles de la bienséance ou transgressent quelque tabou (la Shoah¹⁶, les handicaps, la mort, etc.). Vis-à-vis de ce problème les attitudes varient, selon les conceptions de l'humoriste ou dans le cas des organes de presse, selon le code déontologique admis au sein de l'équipe rédactionnelle (même si certains « dérapages » sont toujours possibles) – par exemple, le quotidien *Libération* ne place pas cette ligne rouge, qui sépare les JDM permis et proscrits, au même endroit que l'hebdomadaire *Charlie Hebdo* (ou son ancêtre *Hara Kiri*, « journal bête et méchant »), dont le « politiquement incorrect » est la marque de fabrique. Les journalistes se trouvent confrontés à ce problème dans deux types de situations surtout : d'une part, les titres des nécrologies¹⁷, qui dans le cas de *Libération* comportent généralement un JDM mais qui n'est que rarement venimeux¹⁸, en vertu du principe énoncé par Georges Brassens dans la chanson « Le temps passé » :

Il est toujours joli, le temps passé,
Une fois qu'ils ont cassé leur pi-i-pe,
On pardonne à tous ceux qui nous ont offensés,
Les morts sont tous des braves ty-y-pes...

– refrain qu'il faut avoir en tête pour apprécier à sa juste valeur le choix fait par *Libération* du titre annonçant en octobre 1981 la mort du chanteur :

(57) Brassens **casse sa pipe**

D'autre part, les grandes tragédies collectives, catastrophes naturelles ou attentats, situations dans lesquelles le JDM est très généralement évité, en vertu de cet

16 On sait que Jean-Marie Le Pen s'est fait une spécialité (avec ses « Durafour-crématoire », « on en fera une fournée », etc.) de ce type de JDM « douteux ».

17 Sur l'emploi de jeux de mots dans des contextes de deuil, voir également l'article de Catherine Ruchon (ce volume).

18 Pour quelques exemples (dont le très lacanien « Tout fout Lacan »), voir Kerbrat-Orecchioni (2011 : 147–149). Dans un tel contexte, les JDM malveillants risquent de déclencher les foudres de certains lecteurs, comme ce fut le cas de ce titre annonçant la mort de Claude François, électrocuté dans sa baignoire le 11 mars 1981 : « Claude François a volté » (où l'on peut voir une double allusion, aux élections législatives du 12 mars et au fait que le chanteur était parfois surnommé, à l'instar de Gilbert Bécaud mais de façon plus ou moins ironique, « monsieur cent mille volts »).

autre principe énoncé déjà par Stendhal :¹⁹ « le calembour est incompatible avec l'assassinat », et que reprennent à leur compte divers rédacteurs de *Libération* (cités dans Marchon 2016 : 140) :

Le 27 juin 2015, *Libé* titrait « Jihad Nauseam » sur les trois attentats de Sousse, Koweït City et Saint-Quentin Fallavier. « Non, je n'avais pas envie d'un clin d'œil sur des événements pareils », déplore pourtant François Xavier Gomez. [...] « On ne peut pas s'amuser de tout », dit Claire Carrard. « Daech, ça n'est pas drôle. On ne peut pas faire de titre désinvolte sur une tuerie. » Pourtant, au surlendemain des attentats du 7 janvier 2015, *Libé* titrait (en page intérieure, pas en une) : « Charlie Hebdo refuse de se laisser abattre », sans que personne ne proteste.

Il n'est donc pas totalement interdit de faire des jeux de mots sur des sujets graves et même tragiques, mais il y a l'art et la manière, la règle d'or étant que le ton et le style soient adaptés au sujet :

Le style de la titraille est différent selon les séquences du journal : plutôt moqueur en politique et déconneur en culture, léger en économie ou gai en sport. Et sobre pour les sujets graves. (Marchon 2016 : 141)

Le bon usage d'un jeu de mots est à fortiori tributaire du genre dont relève le discours tenu, et qui peut être plus ou moins propice à l'émergence d'un JDM.

2.3.3 La question du genre discursif

On distinguera sur cette base trois grands cas de figure.

1 – Les productions discursives où les JDM sont *obligatoires ou du moins très attendus* : c'est le cas des genres « non sérieux », qui exploitent divers procédés humoristiques dont les jeux de mots – qu'il s'agisse de formes brèves : blagues (Carambar, Almanach Vermot, etc.), devinettes et définitions de mots croisés, comptines et aphorismes, slogans publicitaires et politiques²⁰, mais aussi devises²¹ et emblèmes (coq gaulois, lion emblème de Lyon...); ou de formes longues : presse satirique (comme le *Canard enchaîné*), émissions humoristiques (chansonniers et leurs avatars contemporains), sketches comiques, etc.

¹⁹ Ou plutôt le comte Mosca (in *La Chartreuse de Parme*, Le Livre de Poche, 1972 : 458).

²⁰ Ou noms de mouvements politiques, tel le « Rassemblement bleu Marine » constitué autour de Marine Le Pen (le bleu étant traditionnellement, en France, la couleur de la droite, en l'occurrence extrême).

²¹ Comme la sympathique devise de la ville de Morlaix : « S'ils te mordent, mords-les ».

2 – Les productions discursives où les JDM sont *plus ou moins exclus* : c'est au contraire le cas des genres « sérieux », comme les textes scientifiques²², dans lesquels les calembours et autres facéties de ce genre ne sont tolérés qu'à très petite dose. Il en est de même des discours politiques, surtout s'ils sont marqués par une solennité particulière, comme c'est le cas des débats de l'entre-deux-tours des élections présidentielles françaises : on ne peut dénicher pour l'ensemble du corpus qu'un seul JDM caractérisé – encore ne s'agit-il que d'une paronomase *in praesentia*, entre « passé » utilisé par Giscard d'Estaing en 1974 et « passif » introduit ironiquement par Mitterrand en 1981 (« vous avez tendance un peu à reprendre le refrain d'il y a sept ans, l'homme du passé, c'est quand même ennuyeux que dans l'intervalle vous soyez devenu, vous, l'homme du passif »). Si certaines formes d'humour sont autorisées dans ces débats²³, ceux-ci ne doivent évidemment pas se ramener à un « concours de petites blagues », comme Sarkozy le rappelle sévèrement à François Hollande au cours du débat de 2012.²⁴

En contexte sérieux – c'est le cas des exemples suivants relevés au cours d'émissions radiophoniques diverses, mais sans visée humoristique particulière –, si un JDM advient il est presque systématiquement accompagné de quelque commentaire servant à le mettre à distance tout en le soulignant (voire en accroissant son effet comique, comme en (58)) :

(58) Le Comité International de Natation vient de **repêcher** un certain nombre de nageurs russes
– *repêcher c'est bien naturel pour des nageurs*

(59) « Des abeilles et des hommes », un film *c'est le cas de le dire* qui **donne le bourdon**

22 Signalons au passage le cas très particulier des JDM à fonction mnémotechnique, auxquels les instituteurs n'hésitaient pas naguère à recourir – par exemple pour nous ancrer dans la tête la liste des cétaqués ou des conjonctions de coordination, ou la règle voulant que la conjonction « si » ne doive pas être suivie du conditionnel, cela sans se soucier outre mesure des approximations phonétiques et graphiques que ces JDM comportaient (un comble pourtant pour un cours de grammaire française) :

« **C'est assez** [cétacé] dit la *baleine*, je me **cache à l'eau** [cachalot] car j'ai le **dos fin** [dauphin] » ;
« **Mais où** [ou] **est** [et] **donc Ornica** [or, ni, car] ? » ;
« Le **si** n'aime pas le **ré** [-rais] ».

23 Voir Kerbrat-Orecchioni (2017 : 147–164).

24 C'est en réalité le recours par Hollande à une ironie appuyée qui déclenche la remarque de Sarkozy :

« FH : J'ai dû me tromper, j'ai dû faire une erreur, donc euh je me mets à présenter mes excuses, vous êtes très mécontent de vous.

NS : Monsieur Hollande, c'est pas le concours de la petite blague. ».

- (60) Si on **met une croix** *si j'ose dire* sur les religions au sens strict du terme
- (61) Le Cardinal persiste et **signe** – *si vous me permettez l'expression*
- (62) *Nous en voudra-t-on de dire* que l'anthropologue **reste sur sa faim** [au cours d'une émission sur le cannibalisme]
- (63) Christiane Taubira était leur **bête noire**, *sans mauvais jeu de mots*
- (64) Non je n'en **rougis** pas – *sans mauvais jeu de mots* – et même au contraire, je suis fier de notre bilan [Alain Besancenot sur la dissolution de la Ligue communiste révolutionnaire et la disparition de *Rouge*, l'hebdomadaire de ce parti]

Notons dans les deux derniers exemples cette figure paradoxale qu'est la prétérition (le commentaire métadiscursif dénie le JDM en même temps qu'il en confirme l'existence) et le fait qu'ici, « mauvais » signifie en fait « déplacé » : quelles que soient ses qualités par ailleurs, le JDM ne peut dans un tel contexte qu'être mauvais, les considérations pragmatiques annihilant en quelque sorte tous les autres critères dans ces auto-évaluations à valeur d'excuses.

3 – Les productions discursives où les JDM sont *fréquents* : c'est de cette catégorie que relèvent les titres d'articles de presse²⁵ (le quotidien *Libération* ayant fait école en la matière, même s'il reste le champion incontesté de la titraille humoristique), mais aussi les noms de cafés, bars ou restaurants, magasins ou services... Je me contenterai de faire quelques remarques à ce sujet, en écho à l'étude d'Hugues Sheeren présentée à Trèves lors du colloque « La dynamique du jeu de mots ».

Remarquons d'abord que tous les sites ne se prêtent pas également à l'exercice, la prolifération des JDM caractérisant surtout les lieux de loisir ou de sociabilité festive (alors que le procédé est exclu pour les magasins funéraires, et rare pour les pharmacies). Mais outre la nature du lieu (facteur relevant du niveau référentiel), il semble que le signifiant lui-même joue un certain rôle dans cette affaire. C'est ainsi que le mot « bar » se prête particulièrement bien aux manipulations en tous genres (*cf.* les « Bo'bar » et autres « Bar'rock », avec ou sans cette apostrophe allègre qu'affectionnent ces formations néologiques). De même la remarquable fréquence des JDM affectés aux noms des salons de

²⁵ Pour ce qui est des titres de romans ou de films, les JDM se rencontrent surtout dans les genres dit « mineurs » (romans policiers, films pornos – avec dans ce dernier cas une prédilection pour les allusions à des œuvres cinématographiques célèbres : « La chatte sur une doigt brûlant », « L'arrière-train sifflera trois fois », etc.).

coiffure²⁶ tient-elle non seulement à la nature de ce lieu de détente, mais aussi au fait qu'il est relativement facile de jouer sur les mots « tif » et « hair » (le terme français argotique étant aujourd'hui supplanté par le terme anglais, parfois réécrit « R »)²⁷ – quelques exemples glanés dans la ville de Lyon, et cités en vrac :

(65) **Diminu'tifs / Sympa'tifs / Créa'tifs / Évolu'tifs / Posi'tifs²⁸ / Ti'f et Touf**

(66) **Hair du temps / Exp'Hair / Coiff'Hair / Post'Hair / Caract'Hair / Planet'Hair / Atmosf'Hair / Brun d'Hair / L'art de pl'hair / R'apparences**

Ces diverses trouvailles sont de qualité inégale (elles sont plus ou moins tirées par les cheveux, sans mauvais jeu de mots évidemment), ce qui nous permet de revenir sur la distinction introduite précédemment entre JDM « gratuits » vs « motivés » ou « pertinents ».

Soit les deux noms d'hôtels suivants, qui par leur ancienneté font figure de prototypes :

(67) **L'abri côtier**

(68) **Au lion dort**

Le fonctionnement sémantique de ces deux énoncés s'oppose en ce que dans le premier cas, le sens référentiellement pertinent est celui qui correspond à la graphie, alors que dans le second, ce sens est en quelque sorte crypté (il se cache sous la séquence homophonique « au lit on dort »).²⁹ Mais dans les deux cas, le JDM est en général gratuit dans la mesure où le sens associé (*abricotier* en (67), *lion* en (68)) est non pertinent contextuellement, sauf à admettre la présence de l'arbre fruitier près de l'abri côtier en question, ou ce qui est encore plus rare sous nos climats, celle du fauve à crinière près de l'hôtel dénommé « Au lion dort » –

26 Dommage que le saint patron des coiffeurs soit très banalement saint Louis, et non pas sainte Ignace.

27 Pour des raisons purement techniques, il serait plus difficile de jouer sur le terme neutre « cheveux » ; mais c'est aussi que le JDM s'accommode mieux des termes marqués d'une connotation familière ou exotique...

28 On ne rencontre évidemment aucun « Néga'tifs » ni « Rébarba'tifs »... Dans le cas des salons pour chiens, le mot « tif », bien qu'attesté (« Ac'tif canins »), est largement concurrencé par « poil » (« Un pelage au poil », « Halte aux poils »...), lequel est par contre absent des noms de salons de beauté pour hommes et femmes.

29 Le mécanisme est le même dans cet autre cliché toponymique (il s'agit cette fois d'habitations individuelles) : « do mi si la do ré » (*domicile adoré*).

à moins que celui-ci ne soit (le cas est attesté) situé à Lyon, ce qui est une autre manière de remotiver son nom.

Les noms de bars, restaurants ou boutiques peuvent eux aussi se voir motivés par leur localisation géographique, comme dans le cas de cette boulangerie parisienne sise avenue Mozart :

(69) **La flûte enchantée**

Citons aussi, par exemple et entre autres : le « Bar'bac », rue du Bac à Cattenom (Moselle)³⁰ ; le « Bar à Tain » (à Tain L'Hermitage), lieu sans doute propice à la conversation (espérons toutefois que les serveurs ne « baratinent » pas trop les client/e/s) ; ou encore le « Bar'Iton », qui a le mérite de se trouver non loin du bâtiment de l'Opéra de Lyon, mais dont le dernier segment ne veut littéralement rien dire (on peut estimer plus réussi le nom de cet établissement voisin : « L'Opéra-bouffe »).

Il serait possible d'allonger à l'envi la liste de ces JDM plus ou moins ingénieux, et fort divers dans leur procédé de fabrication (noms de bars encore : « Tapaz nocturnes », « Wine more time », « Rest'au bar », etc. ; mais aussi de magasins de chaussures : « Las Godas », « Le bonheur est dans le pied »..., ou même de locaux à destination plus sérieuse : « Opti'soin »). On signalera simplement pour terminer que ce genre de jeu n'est nullement une spécialité française ni même francophone, comme l'atteste cette petite perle dénichée sur le Net (nom d'une laverie de Malaisie, qui fait de toute évidence allusion au film de Wong Kar Wai, *In the mood for love*) :

(70) **Wong Kar Wash. In the mood for clean**

3 Conclusion

Au terme de cet inventaire des genres discursifs envisagés par rapport à la place qu'ils accordent aux JDM, il resterait à examiner le cas de la grande famille des échanges ordinaires (conversations familiales, échanges dans les petits commerces³¹ et autres sites de la vie quotidienne...). Faute de données suffisantes, je

³⁰ La motivation du JDM suppose aussi que le bar en question soit pourvu en produits carnés.

³¹ Où l'on ne rencontre guère que quelques jeux de mots stéréotypés, du genre :

Vendeuse : Madame ?

Client(e) : On me sert !

me contenterai de commenter brièvement cette profession de foi anti-calembour de l'Abbé Morellet, pour qui dans une conversation, le jeu de mots n'est « pas de jeu » :

Pointes et calembours [...] sont le fléau de toute bonne conversation. Ce malheureux usage de l'esprit en rompt à tout moment le fil. Les mots cessant d'être, pour le faiseur de calembours, la peinture des idées qu'ils doivent réveiller, et n'étant plus entendus que comme des sons et des syllabes, il n'y a plus de liaison des idées pour ceux qui s'en servent [...] Ces gens imitent les enfants qui brouillent les cartes au milieu de la partie parce qu'ils n'ont pas beau jeu. (De la conversation, [1812] 1995 : 73 ; italique ajouté)

Il est certain qu'en opérant un déplacement de la focalisation du discours, du plan des contenus vers celui des signifiants, l'irruption d'un calembour dans une conversation risque de la déstabiliser, d'en « rompre le fil » ou encore de produire, selon la formule de Hugo dans le passage des *Misérables* cité en introduction, l'effet d'« une pierre dans la mare ». Mais lorsqu'il s'inscrit dans une dynamique collective, le calembour conversationnel (dont il convient en tout état de cause d'user avec modération³²) peut aussi participer d'une convivialité joyeuse et venir consolider la connivence entre membres d'une même microsociété – tel ce cercle familial adepte du jeu (gratuit s'il en est) dit « marabout de ficelle »³³, chez qui j'ai eu l'occasion de relever l'échange suivant, fusant dès le petit matin :

(71) Ce thé il a du succès – Succédané ! – Néandertal ! – Talisman ! – Mandarin ! – Rintintin ! – Tintamarre ! – *Marre des jeux de mots au petit déjeuner !!!*

Exemple qui illustre une fois encore l'importance du rôle que joue dans l'évaluation d'un JDM sa localisation contextuelle. Ce facteur vient s'adjoindre à tous ceux qui ont été précédemment évoqués : complexité formelle, pertinence sémantique, compréhensibilité et acceptabilité – les JDM mobilisant non seulement la compétence linguistique du récepteur mais aussi ses compétences culturelle et idéologique (il va de soi que l'on appréciera diversement des titres tels que « Sarkozy, le tout à l'égo » ou « Macron, le ministre de l'égonomie » selon que l'on est sarkophile ou sarkophobe, macronophile ou macronophobe). Ces différents

Vendeuse : Pas de trop près j'espère ! (jeu sur l'homophonie « sert » / « serre »).

32 J'ai l'autre jour surpris à la terrasse d'un café cette répartie d'une femme, à l'intention d'un homme venant de déclarer qu'il faisait « cinquante jeux de mots par jours, deux bons et quarante-huit exécrables » : « ben moi je n'aimerais pas être mariée à un Desproges, ça doit être fatigant ! » (le JDM étant censé être une spécialité plutôt masculine).

33 Autre nom du procédé « tuyau de poêle » évoqué précédemment (en 2.2).

facteurs doivent être pris en compte dans l'appréciation de la qualité d'un JDM. Cela dit, ce n'est pas parce qu'il est « réussi » qu'il va forcément « réussir », c'est-à-dire parvenir à ses fins. Bien plus, l'accumulation de « bons » JDM peut être contre-productive par effet de saturation, comme le savent bien les praticiens de la chose, tels les titreurs de presse. C'est ainsi qu'après nous avoir fourni quelques exemples de titres « ratés » (dont celui-ci : « Médicament, cuillère de ne pas avaler » – la nullité du JDM vient ici de ce qu'il contrevient à la règle de base voulant que l'énoncé ludique doit avoir l'air normal, c'est-à-dire être à peu près « grammatical » et pris à la lettre, interprétable), Marchon commente (2016 : 75) :

On ne peut pas être prix Nobel du titre tous les jours. [...] Parfois, c'est l'abondance de bons mots qui pose problème. Deux beaux jeux de mots sur la même page s'annulent. Il vaut mieux en affadir l'un pour faire ressortir l'autre.

C'est donc à une leçon de modestie que nous convie le JDM : si les outils de la linguistique nous permettent de démontrer efficacement ses mécanismes, ils ne nous permettent pas de prévoir à coup sûr ses effets – les voies de la réussite des jeux de mots sont et resteront toujours en grande partie impénétrables.

4 Références bibliographiques

- Braun, Angelika & Astrid Schmiedel. 2018. The phonetics of ambiguity: A study on verbal irony. In Esme Winter-Froemel & Verena Thaler (éds.), *Cultures and Traditions of Wordplay and Wordplay Research* (The Dynamics of Wordplay 6), 111–136. Berlin & Boston : De Gruyter.
- Delbourg, Patrick. 1997. *Demandez nos calembours. Demandez nos exquis mots*. Paris : Le Cherche Midi.
- Freud, Sigmund. [1905] 1971. *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Paris : Gallimard (« Idées »).
- Genette, Gérard. 1970. La rhétorique restreinte. *Communications* 16. 158–171.
- Genette, Gérard. 1976. *Mimologiques. Voyage en Cratylie*. Paris : Seuil.
- Guiraud, Pierre. 1976. *Les jeux de mots*. Paris : Presses Universitaires de France (« Que sais-je ? »).
- Hugo, Victor. *Les Misérables*. In *Œuvres complètes de Victor Hugo [...]*. Paris : Ollendorff, 1908. Bibliothèque nationale de France / gallica, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6439205j> (dernière consultation le 13/07/2018).
- Jaubert, Anna. 2011. Le calembour ou la pragmatique du trait /facile/. *Le Français Moderne* 79(1). 33–43.
- July, Serge. 2010. Une langue parlée écrite. In *Libération. Les Unes*, 11–13. Paris : La Martinière.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 1977. *La Connotation*. Lyon : PUL.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 2011. De la connivence ludique à la connivence critique : jeux de mots et ironie dans les titres de *Libération*. In Maria Dolores Vivero García (éd.), *Humeur et crises sociales. Regards croisés France-Espagne*, 117–150. Paris : L'Harmattan.

- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 2017. *Les débats de l'entre-deux-tours des élections présidentielles françaises. Constantes et évolutions d'un genre*. Paris : L'Harmattan.
- Lecolle, Michelle. 2015. Jeux de mots et motivation : une approche du sentiment linguistique. In Esme Winter-Froemel & Angelika Zirker (éds.), *Enjeux du jeu de mots. Perspectives linguistiques et littéraires (The Dynamics of Wordplay 2)*, 217–243. Berlin & Boston : De Gruyter.
- Mannoni, Oscar. 1964. Je sais bien... mais quand même. La Croyance. *Les Temps Modernes* 212. 1262–1286.
- Marchon, Hervé. 2016. *Libé. Les meilleurs titres*. Paris : La Martinière.
- Morellet, André. [1812] 1995. *De la Conversation*. Paris : Rivages.
- Petit Robert* 2013 = *Le Petit Robert 2013. Nouvelle édition du Petit Robert de Paul Robert. Texte remanié et amplifié sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey*. Paris : Le Robert.
- Stendhal. 1972. *La Chartreuse de Parme*. Paris : Le Livre de Poche.
- Winter-Froemel, Esme & Angelika Zirker (éds.). 2015. *Enjeux du jeu de mots. Perspectives linguistiques et littéraires*. Berlin : De Gruyter.